

Date: 10.02.2016

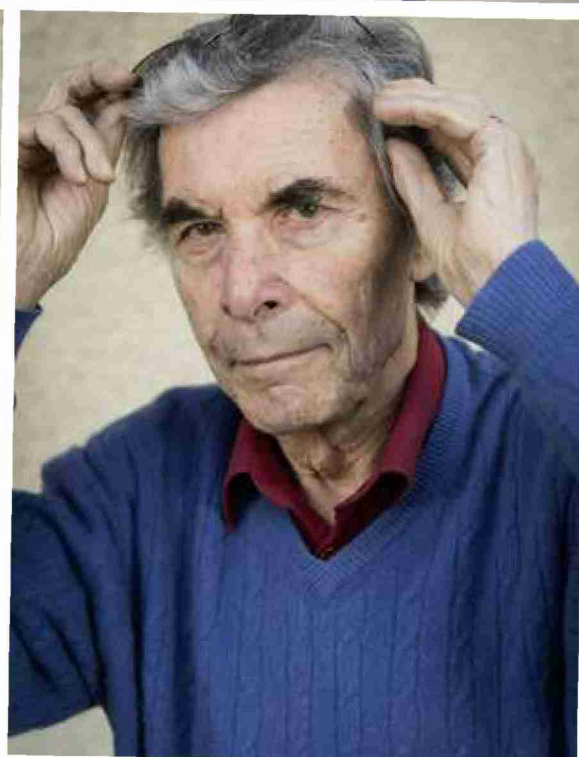
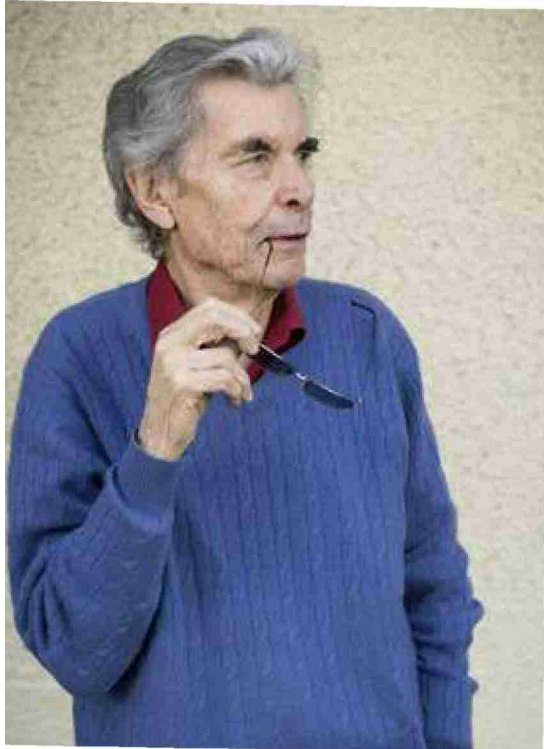
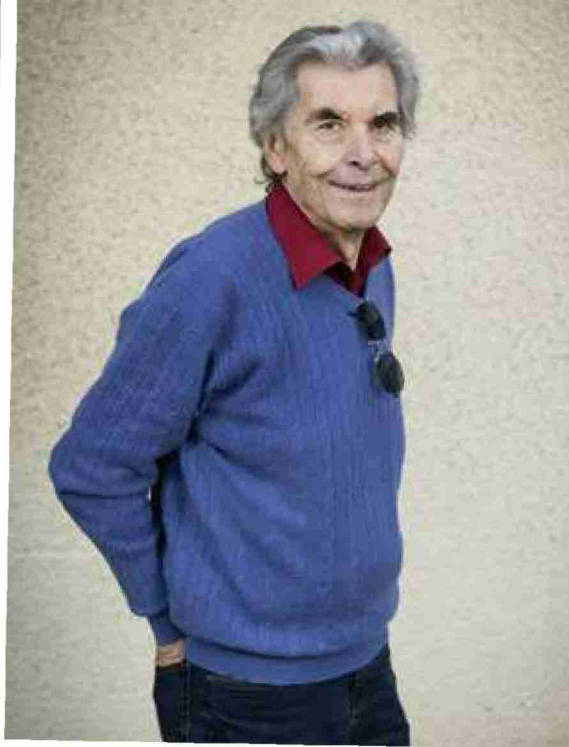
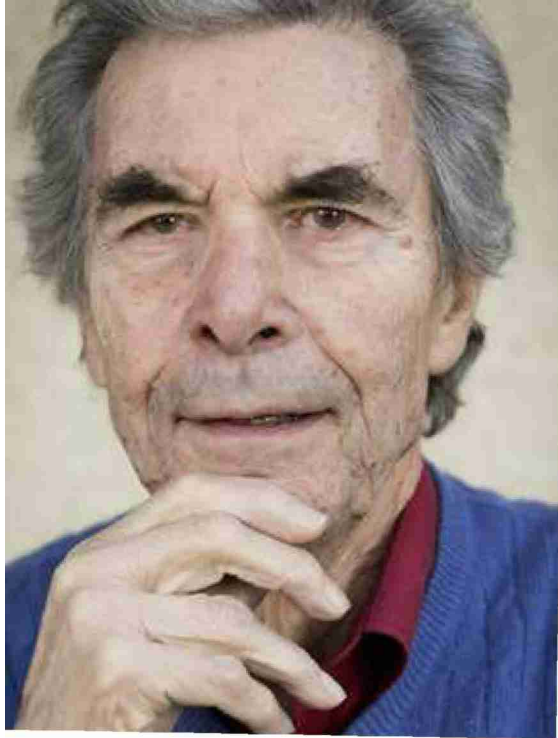
L'illustré



L'illustré
1002 Lausanne
021/ 331 75 00
www.illustre.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 80'344
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 38
Surface: 214'693 mm²





INTERVIEW INTIME CLAUDE TORRACINTA

Le journaliste profite de sa retraite pour rappeler, en racontant l'histoire de Rosette, 15 ans et demi, refoulée «pour l'exemple» de Genève en 1943, quelques principes: la nécessité de la vigilance, la force de l'engagement et le combat contre l'indifférence.

Photos LIONEL FLUSIN - Texte CHIARA MEICHTRY-GONET

«Je me suis toujours demandé ce que j'aurais fait pendant la guerre»

Evidemment, c'est une voix. Reconnaissable entre toutes. Rocailleuse sans être âpre, cuivrée plutôt que seulement métallique. Pour beaucoup de Suisses romands, c'est la voix du jeudi soir des années 70-80, les *Temps présent* regardés en famille, ou celle, plus tard, du dimanche matin, l'émission *Table ouverte* et les débats moins policés qu'aujourd'hui, apéros et cigarettes compris. Aujourd'hui grand-père aimant, avec toute une vie de respect et de succès professionnels, Claude Torracinta n'a plus grand-chose à prouver. Et pourtant le voilà qui se remet en danger, le voilà qui rallume les feux de la polémique, le voilà qui fait, encore, son métier: raconter des histoires. Inlassablement. Pour admettre, avec le recul et l'humilité de son âge, qu'il n'a toujours pas les réponses qu'il cherche depuis l'adolescence.

Vous avez toujours la même voix!

Eh oui, elle est particulière. Il a fallu s'y faire. J'ai d'ailleurs toujours eu de la peine à m'entendre. Comme beaucoup de gens. C'est difficile de s'entendre... Comme de se voir. Je ne me trouvais pas si bon quand je faisais de la télévision, en fait. Trop rigide, trop ceci, trop cela. Avec le recul, le temps qui passe, on perçoit mieux les détails et la réalité des choses.

Oui, je suis arrivé à ce moment particulier où l'on se détache professionnellement, où l'on sent qu'on se dirige inexorablement vers une certaine finitude.

Justement, pourquoi alors raviver les passions avec ce livre, «Rosette»? Pourquoi avoir choisi cette histoire en particulier, une parmi tant d'autres?

Oh! j'ai l'habitude de me faire chahuter... J'ai toujours pensé que la presse devait parler de tout, y compris des choses désagréables pour elle-même. Alors, j'ai eu droit à mes heures de critiques. Pour ce qui est de l'histoire de Rosette, elle m'est apparue exemplaire à plus d'un titre. Exemplaire de l'époque, clairement marquée par une politique contradictoire de la Suisse, et en particulier du Conseil fédéral qui, d'un côté, édictait des règles très dures et, de l'autre, laissait un champ d'appréciation très large. Et chaque responsable pouvait interpréter certaines prescriptions dans un sens ou dans l'autre. Certains se sont d'ailleurs conduits admirablement. Sur-tout, l'histoire de Rosette est exemplaire du point de vue des conséquences terrifiantes qu'ont pu avoir les décisions, arbitraires, de quelques personnes. Cette jeune fille, une fillette de 15 ans et demi, a été refoulée vers la



France trois semaines après avoir été accueillie en Suisse. Alors qu'elle était internée au camp des Plantaporêts, elle a admis avoir eu des relations sexuelles avec un autre réfugié. Des gendarmes militaires étaient également impliqués. C'était une ado un peu paumée, laissée à elle-même. On ne sait pas ce qui s'est passé vraiment et on ne le saura jamais. L'officier de police Daniel Odier, responsable à Genève de la politique d'asile décrétée à Berne, a cependant décidé de la sanctionner, pour l'exemple. Et a signé son renvoi immédiat. Les gendarmes ont, eux, écopé de quelques jours d'arrêt. La disproportion de la peine est particulièrement choquante.

Pourquoi êtes-vous si profondément touché par Rosette?

Ce qui me touche, dans cette histoire, c'est la dureté du responsable. Comment n'a-t-il pas pu tenir compte du contexte, de la jeunesse de Rosette? Comment a-t-il pu prendre arbitrairement cette décision si définitive, puisque Rosette a ensuite été déportée au camp de Drancy, puis mise dans un convoi pour Auschwitz où elle est morte, gazée. Tout cela me touche profondément. On a fait un exemple avec une fillette de 15 ans et demi! Comment ces militaires n'ont

Qui êtes-vous, en 4 mots?

«Engagé, sensible, exigeant, cohérent»

pas tenu compte de ça? Comment la nature humaine peut être à ce point indifférente à l'autre? Immanquablement, en tant qu'être humain, on en vient à se poser cette question, lancinante: «Qu'est-ce que j'aurais fait, moi, dans une telle situation?» Moi qui avais 9 ans à la fin de la guerre, je me la suis tou-

jours posée: est-ce que j'aurais été résistant, est-ce que j'aurais été collabo? J'ai la faiblesse de croire que j'aurais été résistant. Parce que je ne comprends pas cette dureté, cette non-considération de l'autre qui est un humain. Je ne suis pas croyant, mais j'ai la foi en l'homme. Non, on ne sort pas indemne d'une telle confrontation avec la mémoire.

C'est la question du mal qui vous interroge?

Non. Ici, on n'est même plus confronté à la puissance du mal. On a affaire à la banalité du mal, à une forme de médiocrité aussi. On sait que Daniel Odier était antisémite. On sait aussi qu'il avait subi d'importants échecs professionnels avant la guerre. Cette position qu'il occupait lui donnait le pouvoir.. Avec lui, et tous les historiens s'accordent sur ce point, le doute ne profitait jamais au réfugié. Mais cela n'explique pas tout. J'aurais aimé rencontrer Daniel Odier. Comme j'aurais aimé savoir ce que pensait le conducteur de bus de Drancy ou les gens qui habitaient dans ces petites maisons dressées tout autour de ce camp de Drancy, autour de cet immeuble si banal. Est-ce que certains ont réagi? Pourquoi, dans les gares, quand les convois s'arrêtaient et que les déportés demandaient de l'eau, certains ont tourné la tête et d'autres ont apporté de quoi boire? Pourquoi certains

billets jetés par les fenêtres des wagons ont-ils été transmis à leurs destinataires et d'autres simplement déchirés? La nature humaine est tellement diverse. C'est ça qui fait qu'on ne sort pas indemne.

Que peut nous apporter aujourd'hui cette histoire?

Je ne compare pas du tout l'histoire de Rosette à ce qui se passe actuellement. J'espère simplement une forme de réflexion. Sur les conséquences des dérives du droit d'asile par exemple ou de l'automatisme, comme ce qui est prévu par cette initiative du 28 février sur laquelle nous sommes appelés à voter. Je ne pensais jamais devoir me prononcer, dans ce pays, sur une telle proposition, contraire à toutes les règles de la morale, du droit, à toutes les règles humaines... Comment peut-on appliquer un tel principe de façon automatique? Il est clair qu'on peut être pour plus de dureté, mais de là à concevoir une



solution qui ne prévoit pas de recours, c'est impensable. Chaque situation est différente, celle de monsieur A. n'est pas celle de monsieur B. Tout cela m'inquiète. Cela ressort de la même attitude de rejet de l'autre. Je suis moi-même d'une génération optimiste. J'ai connu un monde ouvert, positif, qui allait vers le mieux. En 1968, j'étais correspondant à Paris: c'étaient des moments incroyables.

Je sais bien que nous sommes d'une certaine façon des privilégiés. A la fin de nos études, c'est dans les universités qu'on venait nous chercher pour nous proposer du travail! La situation a clairement changé, je le vois avec mes petits-enfants. Et puis aujourd'hui l'époque est pessimiste. Je vois du repli sur soi, la peur de l'autre. Effectivement, comme me le rappelait un ami, le ventre de la bête est encore fécond. Je ne pense pas que nous ayons tiré toutes les leçons de l'histoire.

Mais pourquoi revenir toujours sur les événements passés? Votre métier ne vous a-t-il pas conduit plutôt à être constamment dans l'actualité?

L'histoire éclaire le présent, j'en suis persuadé depuis toujours. Tout au long de ma vie, l'histoire m'a intéressé. C'est extraordinairement important, pour comprendre une époque, de savoir ce qui s'est passé cinquante ou soixante ans auparavant. C'est tout de même fascinant... Je vis près de Genève depuis près de quarante ans. Je connais tous les chemins de cette campagne, entre le Salève et le Jura. L'histoire de Rosette s'est passée ici. Aujourd'hui, c'est tellement facile de passer de Suisse en France. On ne voit même plus la frontière. Savoir qu'il y a septante et quelques années, il y avait un mur de barbelés et que, dans ce paysage extrêmement paisible, se

sont passées des choses tragiques... Tout cela me frappe, et du point de vue de la mémoire et du point de vue de moi-même.

Vous êtes donc touché personnellement?

Oui, et à au moins trois niveaux. Comme journaliste, comme citoyen et comme individu. Professionnellement, j'interrogeais les témoins de l'époque en cherchant à leur faire dire leur vérité, tout en vérifiant s'ils étaient crédibles, j'enquêtai. Et quand la vérité sortait, j'étais abasourdi, souvent. Je

me rappelle un homme refoulé avec sa mère de Suisse parce qu'il était accusé d'avoir volé de l'argent. Lui dit que ce n'est pas vrai; moi, je n'en sais rien. Il avait 14 ans. On aurait pu le sanctionner, le mettre au coin. Mais on l'a refoulé. Il a survécu à Auschwitz. Je n'oublierai jamais le moment où il m'a montré son bras. Comme homme, j'étais terriblement ému. Puis, comme citoyen suisse, j'ai essayé de lui expliquer que ce n'étaient pas tous les Suisses, que la grande majorité des réfugiés avaient été accueillis, etc. Et, en même temps, j'étais face à une personne qui a vécu des choses terribles, un individu face à quelque chose qui nous concerne tous. Est-ce qu'aujourd'hui les garde-fous moraux, légaux sont suffisamment forts pour éviter la répétition de tout cela? Je n'en sais rien. Je reste cependant un optimiste, je pense que, même lentement, nos sociétés progressent.

Vous-même, vous avez vécu la guerre?

Je ne peux pas dire que j'ai subi la guerre. Je l'ai traversée, enfant. Je vivais en France, en pension, mes parents ayant eu un divorce difficile. Je me rappelle très bien l'arrivée des Américains, dans cette petite ville où,

quelques heures plus tôt, il y avait encore des combats. Ils lançaient des chewing-gums, des oranges, la première de ma vie! J'avais 9 ans et le pensionnat nous a emmenés voir la tonte des femmes qui avaient collaboré. Je les vois encore très distinctement, perchées sur une forme d'estrade. Je sentais confusément que j'assistais à un événement important dont je ne saisisais pas le sens. C'est vrai que j'ai vécu une jeunesse où l'histoire tragique était très présente. Mais les gens qui avaient survécu, jeunes pour la plupart, voulaient vivre, tourner la page. Alors, paradoxalement, c'est bien plus tard qu'on a commencé à entendre les récits des déportés qui, à l'époque, parlaient peu. Il y a un moment où les gens racontent. Il faut savoir le saisir, aussi comme journaliste. Et puis beaucoup m'ont confié qu'ils ne parlaient pas des camps parce qu'on ne les croyait pas!

Ces souvenirs ont dû être très marquants...

Oui, c'est toute une vie. Je garde du pensionnat un souvenir, disons, mitigé. On y apprend le sens de la hiérarchie – les plus grands fai-



L'illustré
1002 Lausanne
021/ 331 75 00
www.illustre.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 80'344
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 38
Surface: 214'693 mm²

saient la loi – et celui de la collectivité. C'est une autre époque, vraiment. Je vois encore ce dortoir, où nous étions 20 ou 30 enfants. Le lit du surveillant était entouré d'une sorte de drap. Je me cachais sous les couvertures avec une lampe de poche pour lire. Je rêvais beaucoup en lisant. Et même de devenir amiral, je ne sais pas du tout pourquoi! Et puis j'ai quitté la France à 14 ans pour rejoindre ma mère, qui vivait à Genève. J'étais plein d'appréhension. Genève, à l'époque, était si différente de maintenant. Beaucoup plus provinciale. J'avais un professeur au collège d'origine martiniquaise. Son arrivée a été un événement! Imaginez maintenant. Dans cette ville désormais ouverte, diverse... J'ai fait toute ma vie ici, je me suis marié très jeune, à 22 ans. Ma femme en avait 20. Il faut dire qu'à l'époque on se mariait. Nous avons eu deux filles, dont l'une est conseillère d'Etat à Genève, et l'autre vit aux Etats-Unis, où elle est chargée de cours à Harvard. Je suis très, très famille. En cette fin des années 50, j'étais instituteur et, déjà, je faisais des piges pour la *Tribune de Genève*. A la fin de mes études, je me suis trouvé devant un choix professionnel: continuer dans la voie de l'enseignement, bifurquer dans la finance ou devenir journaliste. J'ai choisi cette option: je crois que ce métier correspond à mes qualités et à mes défauts. Et puis, peut-être à tort, j'avais peur de la forme de répétition qu'impliquait l'enseignement. Travailler toujours les mêmes participes passés, les mêmes périodes, difficile pour moi.

Votre femme, Claire, s'est engagée en politique, comme votre fille, Anne.

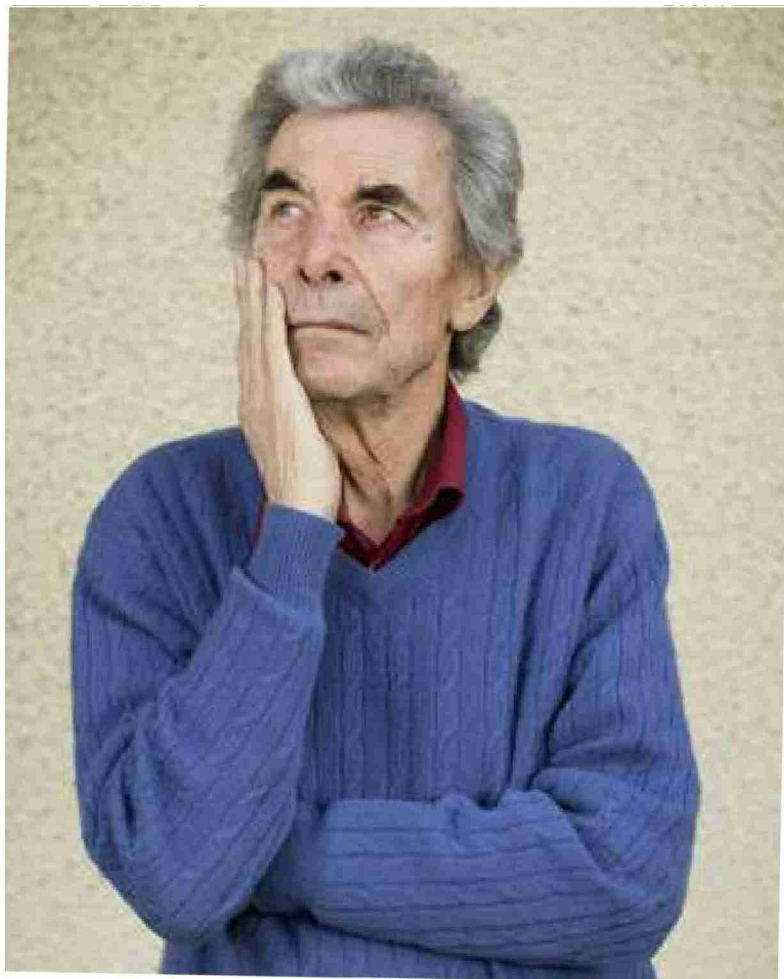
Vous n'en avez jamais eu la tentation?

Non. J'étais journaliste. Et ce n'est pas compatible. J'ai toujours été social-démocrate, mais ne me suis jamais engagé dans un parti. En revanche, je pense qu'il y a d'autres formes d'engagement. Et, oui, il faut toujours s'engager. Dans la mesure de ses possibilités et de ses moyens. Mais il ne faut pas se taire. Jamais.

A lire:

Rosette, pour l'exemple

Claude Torracinta,
Editions Slatkine.





L'illustré
1002 Lausanne
021/ 331 75 00
www.illustre.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 80'344
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 38
Surface: 214'693 mm²

Quatre photos de son portable

1. «Mes six petits-enfants!»
2. «Aregno, le village d'origine des Torracinta, en Corse, que mon grand-père a quitté en 1900.»
3. «Ma fille Pascale et ma femme Claire (à droite), à Oxford, avec Simon, l'un de mes cinq petits-fils.»
4. «Ma fille Anne et son fils Valentin.»

